

# Contact de langues et grammaire en (dé)construction dans *Hendaya* de Marcos Eymar

M.<sup>a</sup> CARMEN MOLINA ROMERO  
Universidad de Granada, España

## Résumé

Nous analysons le concept d'interlangue et de grammaire en construction dans le roman *Hendaya* de Marcos Eymar (2012) à travers le langage des personnages en situation de diglossie franco-espagnole ; le rôle de la langue maternelle dans l'apprentissage constructif de la langue étrangère et l'influence de la L2 sur la L1 à son tour. Contact de langues, interférence et quête identitaire se croisent dans ce polar écrit dans une langue très singulière qui choisit la frontière pour condition et patrie. *Hendaye* (2015) c'est la traduction en français de ce texte qui se dessine comme une fascinante histoire de réécriture et de jeux linguistiques.

Mots-clés : interlangue, grammaire en construction, contact de langues, interférence, traduction.

## Abstract

We study the concept of interlanguage and the grammar construction of the novel *Hendaya* by Marcos Eymar (2012) across the language of the prominent figures in situation of Franco-Spanish diglossia. Attention is paid to the importance of the mother tongue in the constructive learning of the foreign language and the influence of the L2 on the L1. The contact of languages, interference and identity search, interbreed in this police story written in a very singular language that chooses the border as a condition and as a mother land. *Hendaye* (2015) is the French translation of this text which is presented as a fascinating history of linguistic games.

Keywords: interlanguage, grammar construction, contact of language, interference, translation.

## 1. Introduction

Est-ce que le contact de langues et une préoccupation constante pour la grammaire de la langue étrangère (LE) peuvent devenir l'argument principal d'un roman ? Cela nous semble bien être le cas du récit de Marcos Eymar publié en 2012, qui, sous le titre frontalier d' *Hendaya*, se présente comme un thriller linguistique.

Peut-on faire du gallicisme et de l'hispanisme des procédés littéraires et leur conférer la valeur de figures de style ? C'est ce qui se produit dans ce roman, prix de Novela Vargas Llosa en 2011, et dans la version française, *Hendaye*, réalisée par Claude Bleton en 2015 et surveillée de près par l'auteur.

La faute grammaticale en LE devient la clé de voûte de ce roman, où le protagoniste, Jacques Munoz, est un personnage en quête identitaire, en reconstruction, après avoir mené une vie linguistiquement sage en français. Il prend le risque d'apprendre l'espagnol, langue qui aurait dû être maternelle par ses origines mais qui est une langue marâtre, dangereuse et pleine de pièges. L'erreur grammaticale est ressentie comme un dysfonctionnement à sanctionner, elle trouve son origine profonde dans l'enfance du personnage et peut être considérée comme relevant d'un trouble d'ordre pathologique.

L'espagnol de ce fils d'immigrés est une interlangue entre le français et l'espagnol, dans le sens que Selinker (1972) donne à ce concept comme variété de langue provisoire qui se forme chez l'apprenant à un moment où il ne maîtrise pas encore la L2 : un stade de langue donc en construction<sup>1</sup> à différents niveaux linguistiques. Le problème de Jacques Munoz, en tant qu'apprenant d'espagnol langue étrangère (ELE), est que son interlangue ne semble pas progresser, plutôt le contraire, elle s'enlise dans une déconstruction régressive.

La faute grammaticale, l'erreur, l'interférence deviennent chez Jacques un défaut congénital ; une espèce de faute originelle dont il hérite et qui le rend incapable de construire des phrases correctes en espagnol et, par la suite, d'être à jamais admis dans cette communauté linguistique.

Ainsi le destin de Jacques est d'être un alingue ; dès qu'il ose quitter la douce langue française, les frontières linguistiques, spatio-temporelles et identitaires entre deux langues, deux pays et deux cultures sont anéanties permettant toutes sortes de transferts. En effet, Jacques fait de la contrebande au sens propre et au sens figuré : dans ses voyages, qui le mènent constamment de Paris à Madrid, il transporte non seulement de douteuses valises dont il fait semblant d'ignorer le contenu, mais il fait surtout de la contrebande linguistique se livrant à toutes sortes d'interférences et d'hybridations.

---

<sup>1</sup> En psychologie acquisitionnelle, l'interlangue est un concept instable, propre d'un apprentissage en construction, toujours en évolution donc difficile à saisir et qui se manifeste de manière différente chez chaque individu. Il s'agit d'une sorte de photo ponctuelle de l'état de langue de l'apprenant. Elle suppose des transferts positifs et des transferts négatifs (interférence) entre L1 et L2, notamment résultant d'une surgénéralisation des règles de L1 (Cuq, 2003).

La ville frontalière d'Hendaye devient l'espace-clé de ce roman, espace de l'entre-deux aux niveaux linguistique, identitaire et culturel ; non-lieux d'un point de vue anthropologique (Augé, 1992). Jacques s'y sent à l'aise : c'est là son dernier refuge avant une mort certaine, là où il invente un récit impossible qu'il racontera, peut-être, aux tueurs à gages qui sont à ses trousses, là où se trouve la vérité cachée sur la disparition de son père, trahi par sa mère et son amant il y a cinquante ans.

Nous proposons d'analyser l'interlangue des personnages de ce roman dans l'édition originale en espagnol (*Hendaya*, 2012) et dans la version traduite en français (*Hendaye*, 2015) pour déterminer le degré d'interférence et de fossilisation ainsi que les problèmes de traduction posés par ces registres de langue.

## 2. L'apprentissage de la langue espagnole : une descente aux enfers

Le roman de Marcos Eymar, lui-même professeur d'espagnol à l'Université d'Orléans, retrace le parcours que pourrait effectuer un étudiant d'ELE. Après la mort de sa mère, Jacques Munoz abandonne son mode de vie et consacre tout son temps à l'apprentissage de la langue espagnole. Soledad avait interdit à Jacques d'apprendre l'espagnol lors de son enfance, sous prétexte de préserver sa pureté linguistique en français. Nous trouvons là la formulation d'un tel *a priori*, que la langue maternelle peut gêner l'apprentissage de la langue étrangère (L2) et d'une conception qui met l'accent sur l'erreur et l'interférence.

Elle avait toujours essayé de l'éloigner de sa langue maternelle, leur expliqueras-tu. Elle voulait qu'il soit un Français pur jus. Pas un «mezclao». Jour après jour, elle lui parlait dans cette langue étrangère, avec son horrible accent de vache espagnole. (Eymar, 2015 : 18)

Jacques apprend l'espagnol à un certain âge<sup>2</sup> – la cinquantaine – ; c'est un apprentissage intensif et autodidacte : il abandonne son travail à la Poste et passe les mois d'un été torride à étudier d'affilée l'espagnol, avec une vieille méthode trouvée par hasard chez un bouquiniste. Ces presque trois mois consacrés à l'étude de la «lengua disecada de los casetes» (Eymar, 2012 : 28) représentent pour le héros une vraie descente aux enfers, puisqu'il se débat entre la vie et la mort mais surtout contre

<sup>2</sup> Jacques est sans doute un faux débutant : « De nouveau revenait le soupçon que l'espagnol n'était une langue étrangère, mais une langue oubliée [...] enfouie au plus profond de sa mémoire, dans la partie la plus vraie de lui-même » (Eymar, 2015 : 92). Parfois « un mot ou une expression – abuelita, coscorrón, de pascuas a ramos – se chargeait d'un passé qu'il croyait aboli, d'un passé sans souvenirs, lumineux et surtout, solide » (Eymar, 2015 : 22).

la castration linguistique imposée par la mère toute puissante, origine de la vie et de la parole<sup>3</sup>.

L'outil d'apprentissage choisi par Jacques est une méthode d'espagnol de 1975<sup>4</sup> destinée à des apprenants français. Il est conscient qu'il ne pourra jamais avoir l'accent impeccable de Jean-Pierre Durand<sup>5</sup>, qu'il accompagne du salon de coiffure à l'hippodrome, de l'hippodrome à l'opéra. C'est une méthode audio-orale, composée d'un livre et d'enregistrements sur cassettes, qui ne correspond pas aux besoins réels de la communication et débite constamment une langue trop rigide et un vocabulaire trop soigné, sans tenir compte des niveaux de langue ni des compétences linguistiques.

Leçon 4, chapitre premier. En la barbería. Répétez avec moi. No me afeite a contrapelo, por favor.

Ne me rasez pas à rebrousse-poil, s'il vous plaît. (Eymar, 2015 : 21)

La méthode s'articule à travers des situations de communications quotidiennes pour un apprenant français qui découvre l'Espagne. Elle présente une timide orientation communicative offrant toutefois un catalogue hétérogène d'actes de langage standardisés (leçon 8 : s'excuser, Eymar, 2015 : 88) et consacre un espace très important à des aspects de la civilisation espagnole :

Sur la face B de la dernière cassette [...] Jean-Pierre avait visité le Prado, découvert le subjonctif et le flamenco, savouré une paella en compagnie de ses amis Pilar et Manolo. (Eymar, 2015 : 23)

À part les exercices de répétition orale, elle propose aussi, à l'écrit, des exercices à trous, parfois incompréhensibles pour Jacques en l'absence du livret de solutions :

Mi padre ..... muchas veces cuando yo lo ..... Nunca esta boca es ..... (Eymar, 2015 : 22)

La méthode insiste sur certains éléments contrastifs comme « la différence entre les deux verbes *ser* et *estar*, les dangers des faux-amis, comme *subir* qui signifie

---

<sup>3</sup> «[P]alabras que su madre le había negado y que ahora iba reconquistando» (Eymar, 2012 : 98).

<sup>4</sup> Date symbolique qui nous semble importante puisqu'elle coïncide avec celle de la mort de Franco, moment où l'interdiction de liberté d'expression qui avait pesé sur le pays pendant quarante ans se lève. Comme le personnage, le pays doit aussi retrouver ses mots et réapprendre à parler la langue de la liberté.

<sup>5</sup> Le nom de la méthode n'est pas indiqué dans le roman, mais les noms des personnages et les titres des différentes leçons dont elle est composée y sont détaillés. Jean-Pierre Durand, ingénieur parisien, marié deux enfants, s'installe en Espagne pour des raisons professionnelles. Leçon 4 : en la barbería ; leçon 6 : au musée taurin ; leçon 7 : à la douane ; leçon 11 : en voyage.

monter, *salir* qui signifie sortir, ou *bigote* qui est une moustache » (Eymar, 2015 : 21).

### 3. Hendaya (2012) : l'espagnol et le gallicisme

Arrivé à la dernière leçon de la méthode, Jacques est convaincu qu'il ne pourra jamais apprendre correctement «la armoniosa lengua de Cervantes». Marqué à jamais par ce défaut congénital ourdi par sa mère qui fera de lui un handicapé linguistique, il s'exprime dans une langue «macarrónica» de «frases contrahechas, híbridos de español y de francés». Dans le récit, l'interférence considérée comme transfert négatif grossit au point de rendre méconnaissable la langue utilisée par Jacques et d'entraîner finalement la mort du personnage.

L'exposition de Jacques au milieu linguistique des immigrés espagnols de longue date, compatriotes de sa mère, a été certes, limitée, mais cela n'a pas évité que le personnage fonce dans l'interférence. Des auteurs comme Kellerman (1979) considèrent que, si toutes les formes de la L1 sont transférables en L2, il revient à l'apprenant le choix de ce transfert en fonction de ce que Gaonac'h (1984) appelle sa « structure psychologique latente » ; c'est pourquoi, l'interférence chez Jacques est en rapport avec sa propre « psychotypologie » de la proximité entre les deux langues, elle-même déterminée depuis son enfance. Dans ce sens, Jacques ne perçoit vraiment pas de distance entre les deux langues : il construit son propre interlecte par la fusion-confusion du français et de l'espagnol.

Jacques n'ignore pas l'impureté de son idiolecte dont il voit la marque infamante de sa bâtardise, comme affirme C. Lagarde (1996) à propos du parler *melandjao* des immigrés de langue espagnole. Lagarde affirme que chez ce collectif, l'interlangue, même fossilisée, accomplit tous les besoins pragmatiques et communicatifs des sujets parlants<sup>6</sup> ; dans le roman de Marcos Eymar, l'interlangue de Jacques ne s'avère même pas être un outil efficace de communication, au contraire, la difficulté à comprendre et à s'exprimer en espagnol finira par causer la perte du personnage qui ne peut pas interagir avec les autres.

Nous passons à détailler les principaux procédés linguistiques de l'interlangue de Jacques dans la version originale en espagnol (Eymar, 2012). Dans le corpus, nous analyserons les discours directs du protagoniste et d'Eusebio Urías, ancien ami des parents de Jacques et celui qui l'introduit dans le monde des trafiquants.

<sup>6</sup> Galligani (2003, paragraphe 21) affirme aussi que « le but des sujets étudiés est moins d'atteindre un état de connaissance "parfait" en français que de pouvoir communiquer dans cette langue, quelle que soit la situation de communication. En effet, ce qui est visé par les sujets n'est pas la langue cible mais plutôt une compétence linguistique ».

L'interférence touche de prime abord la catégorie grammaticale du verbe. Jacques Munoz ne maîtrise pas la morphologie ni la syntaxe verbales ; voici une liste des principales fautes :

- ✓ Fautes de conjugaison pour les verbes irréguliers, calqués sur le modèle régulier : «yo no sabo».
- ✓ Utilisation des pronoms personnels avec le verbe d'après le modèle français : «Espera; Yo también parto» (Eymar, 2012 : 60). «Yo demandé un perfume» (Eymar, 2012 : 79). Il en est de même pour les autres pronoms personnels, y compris le pronom ce/cela/ça : «Ello depende» (Eymar, 2012 : 82).
- ✓ Les prépositions régies par les verbes sont calquées du français : «No fue de mi culpa» (Eymar, 2012 : 79), «nosotros pensábamos mucho a ellos» (Eymar, 2012 : 109).
- ✓ La confusion entre «ser» et «estar»: «El pasado es en todas partes» (Eymar, 2012 : 83).
- ✓ Jacques ne maîtrise pas l'emploi des temps verbaux. Cet écueil linguistique est explicité à plusieurs reprises (Eymar, 2012 : 15, 75), même dans les conversations de Jacques avec d'autres personnages :

No se le ocurrió otra cosa que sacar de su bolsillo el cuaderno de ejercicios.

—Tengo dudas gramaticales. —María José pareció desconcertada. No comprendo bien la utilización del pretérito indefinido y el perfecto compuesto.

—¿El qué? —preguntó María José, cada vez más confusa.

—«Amé» y «he amado» —aclaró Jacques.

—Ya. Un romántico. Se te ve el plumero. Mira, yo, a estas alturas, el amor ni loca. Con todo lo que he sufrido por su culpa...

—Ahí, por ejemplo —interrumpió Jacques: —¿Por qué empleas «he sufrido» y no «sufrí»?

—¿No puedes decir: «Con todo lo que sufrí por su culpa»?

—Por poder, sí. Suenan raro. (Eymar, 2012 : 99-101)

Si nous comparons les interférences de Jacques à celles d'Eusebio, Espagnol de souche, mais chez qui l'exposition à la L2 pendant 50 ans a produit de profondes altérations sur sa langue maternelle, il est possible de constater des différences. En ce qui concerne les verbes, par exemple, c'est le lexème qui devient la partie touchée par l'interférence alors que les morphèmes flexionnels, les valeurs temporelles ou la concordance sont corrects : «¿te recuerdas del Sebas?» (Eymar, 2012 : 34); «la orquesta jugaba el mambo» (Eymar, 2012 : 89); «sólo se entendía el ruido de las moscas» (Eymar, 2012 : 111); «al oírnos tornó la cabeza» (Eymar, 2012 : 111).

Nous constatons que, dans le cas des personnages immigrés comme Eusebio, les effets interférentiels se manifestent dans la langue maternelle et notamment au niveau lexical. De là on peut conclure, suivant C. Lagarde, que :

[L]e lexique est un maillon faible dans la résistance à l'interférence. Il en est certes une zone périphérique de la langue. En effet, le lexique n'est pas constitué en systèmes très élaborés, à la différence de la phonologie ou de la syntaxe, qui englobent des structures profondes (Lagarde, 1996 : ch. 6, paragraphe 20 ; <http://books.openedition.org/pupvd/247>).

Pour cet auteur, l'emprunt majoritaire de substantifs à la L2 s'explique par le fait que le locuteur rend compte des termes, plus ou moins concrets, qui sont marqués par leur univers de référence, lequel appartient à la langue seconde. La pénétration de l'interférence du français dans le lexique d'Eusebio est telle<sup>7</sup> qu'il finit par faire entrer dans son discours, directement et à son insu, le français – des mots et des expressions qui émaillent ses propos en toute occasion. Voici la liste des expressions/mots directement en français relevées dans le discours direct d'Eusebio, qui apparaissent d'ailleurs en italiques dans le texte en espagnol d'*Hendaya* (Eymar, 2012) : *Nous voilà* (p. 36) ; *chez nous, Sacré caractère* (p. 38) ; *tête, copains* (p. 39) ; *visage, C'était quelque chose* (p. 40) ; *culoté, celui-là, je te le jure* (p. 41) ; *Dis donc, mon gars !, boulot* (p. 42) ; *n'est-ce pas ?* (p. 69) ; *tout, alors, films, coquines, stars* (p. 71) ; *Tu sais, à côté malgré, On n'avait pas le choix, tu comprends ?* (p. 72) ; *Va savoir, malheureux* (p. 105) ; *les salauds, début, fils de pute* (p. 106) ; *C'est fou* (p. 130) ; *rien du tout* (p. 131) ; *Je te jure, on s'en fout* (p. 132) ; *C'est la vie* (p. 133).

Par contre, Jacques évite les mots/expressions directement prononcés en français quand il parle en espagnol. La surveillance linguistique de Jacques est plus forte que celle d'Eusebio qui finit par parler français tout en croyant que c'est de l'espagnol. Jacques s'oblige en permanence à parler de l'espagnol, même quand il ne fait que traduire littéralement du français. Par exemple, quand Jacques veut remercier María José pour le repas qu'elle lui a préparé, il dit : «No sé cómo exprimirte mi reconocimiento» (Eymar, 2012 : 149).

Quant aux prépositions, Eusebio et Jacques partagent les mêmes interférences. En général, les fautes concernant les prépositions sont très fréquentes chez l'apprenant de LE et constituent un maillon faible pour le natif en contexte de bilinguisme prolongé. En tant que mots grammaticaux servant à lier, ils sont jugés à tort, nous dit C. Lagarde, et considérés comme moins importants que d'autres éléments du discours auxquels on accorde plus d'attention (flexion verbale ou lexicale). Les personnages d'*Hendaya* n'échappent pas non plus à cette tendance, comme nous avons également pu le constater dans les exemples ci-dessus.

Nous remarquons encore des exemples d'interférence touchant les pronoms

<sup>7</sup> Exemples : se puso en cólera, lo regreto, me recuerdo, un batimento, los bombardamientos, formigas, hablar, demandar ayuda, aprendió que ella estaba estéril, etc.

relatifs, les adverbes ou les locutions de subordination : «Por el modo cuyo hablaban de él parecía alguien de importante» (Eymar, 2012 : 94). «Tu padre no vendría, mismo si lo pudiera» (Eymar, 2012 : 104). «Las pierdo de más en más» (Eymar, 2012 : 105). «A más flacos, más humanos parecían» (Eymar, 2012 : 110).

Au niveau lexical, le protagoniste d'*Hendaya* se heurte à deux autres écueils : les expressions figurées et les paronymes français-espagnol ou faux amis. Par ailleurs, comme tout apprenant de LE, Jacques bute contre les idiotismes. Il se sent attiré par ces expressions imagées qu'il a du mal à comprendre et à reproduire. Des expressions linguistiques qu'il se plaît à collectionner et dont il admire la sonorité et l'agencement : «Se quedó pensando en la expresión "pensar en las musarañas"» (Eymar, 2012 : 48) ; «como los chorros del oro, añadirás, echando mano de una de las últimas expresiones aprendidas en el cuaderno de ejercicios» (Eymar, 2012 : 20).

Jacques recordó una expresión anotada hacía poco en su libreta de vocabulario.

—Desgraciado en el juego, fortunado en amores.

Nada más pronunciarla en voz alta, le asaltaron las dudas —¿Se decía así o al revés?, «desgraciado en amores, fortunado en el juego»? ¿Cuál era la expresión correcta: «en el juego», «con el juego»? (Eymar, 2012 : 56-57)

De même, les expressions formées à partir du mot «lengua» prennent le statut de métaphores polysémiques dans le roman : Jacques «se ha ido de la lengua» au sens propre et figuré, et bientôt il finira par avoir «dos lenguas» non seulement parce qu'il apprend une LE mais aussi parce qu'il est menacé de mort par des tueurs<sup>8</sup>.

Recuerdas que no han venido a escuchar, sino a castigarte por haber hablado más de la cuenta.

—Ya no volverás a irte de la lengua —te susurrarán al oído antes de hundirte la navaja en la garganta.

Nadie se va de la lengua, les jurarás, nadie escapa de ella nunca. (Eymar, 2012 : 202)

De plus, Jacques affronte aussi le risque d'employer des faux-amis —homonymie et paronymie entre les deux langues —, dont il est souvent question, non seulement dans les commentaires métalinguistiques (*Sol*, suelo. *Sol*, *soleil*, Eymar, 2012 : 145), mais aussi lors de certaines situations de communication. Parfois ces faux-amis, dans un contexte erroné, créent de vrais malentendus :

—Mañana pronto me voy. ¡Rasúrate!

En lugar de *se rassurer*, de tranquilizarse, María José fue presa de un violento ataque de ira.

---

<sup>8</sup> Le châtement de la langue colombienne : égorgement consistant à pratiquer une ouverture au niveau de la pomme d'Adam avec un couteau et faire passer la langue du torturé, qui reste pendante, à travers cette deuxième bouche.



—¡Fuera! ¡Fuera grandísimo hijo de la gran puta! ¡Soy yo la que te va a rasurar los cojones si no desapareces de mi vista! Voy a llamar a la policía, ¿oyes? ¡A mí no me insulta nadie! Y menos un gabacho impotente que no sabe ni hablar... (Eymar, 2012 : 170)<sup>9</sup>

Jacques est, encore une fois, piégé par la langue, mais il ne risque que les faux-amis linguistiques ; il a aussi de faux amis dans la vie réelle. Jacques doit découvrir le vrai traître de l'histoire : Eusebio Urías, el Madre. Celui qui a dénoncé son père lorsqu'il s'apprêtait à quitter le pays (*Hendaya*, 2015 : 84), le même qui l'a trahi, lui aussi, cinquante ans après.

En effet «demasiadas sutilezas, demasiados equívocos gramaticales: un nivel excesivamente avanzado para un alumno tan poco brillante como Jacques» (*Hendaya*, 2015 : 145) qui lui coûteront la vie.

#### 4. *Hendaye* (2015) : le français et l'hispanisme

Le récit de Jacques n'est pas vraiment terminé quand le lecteur ferme le livre, puisque la traduction de ce roman en français, parue en 2015, fait rebondir le jeu linguistique. Le transfert d'*Hendaya* en français pose de vrais problèmes de traduction et passe obligatoirement par une adaptation et même une réécriture du texte dont l'auteur est conscient, et qu'il a vécues comme un travail à quatre mains avec son traducteur, Claude Bleton.

Dans la version française (*Hendaye*, 2015), l'enjeu bilingue se complique puisqu'il se produit un changement de taille : L2 et L1 n'échangent pas vraiment leurs places linguistiques à l'intérieur du récit, mais c'est la langue du lecteur qui est différente. Comment rendre compte du rôle du gallicisme et de l'interférence dans un texte écrit maintenant en français et s'adressant à un lecteur francophone ? Le jeu linguistique s'inverse, brouillant davantage les pistes et se perdant dans un brouhaha de langues. Le lecteur est pris d'un sorte de vertige linguistique, car il n'est pas certain de savoir dans quelle langue est finalement écrit le récit, ni celle utilisée par les personnages.

---

<sup>9</sup> Voici la traduction en français :

— Demain de bonne heure, je m'en vais. Rasúrate !

À peine eût-il prononcé ces mots qu'il se rappela que «rasurar» voulait dire «raser» en espagnol. Au lieu de se rassurer, María José entre dans une colère noire.

Dehors ! Dehors, fils de pute de mes deux ! C'est moi qui vais te rasurar les couilles si tu ne disparais pas de ma vue ! Je vais appeler la police tu m'entends ? Personne n'a pas le droit de m'insulter ! Surtout pas un Gavache impuissant qui ne sait même pas parler... (Eymar, 2015 : 55).

Le lecteur francophone ne doit pas oublier que narrateurs et personnages sont censés parler dans un espagnol courant et correct à l'exception de Jacques, Eusebio et quelques autres immigrés. Pour rendre saillant cet aspect, un seul procédé linguistique semble légitime : un français contaminé par l'espagnol. La traduction doit également s'appuyer sur d'autres adaptations linguistiques pour assurer pleinement la compréhension du lecteur francophone dans ce jeu de langues. Voici un passage clé où Jacques cherche un mot qui lui manque en espagnol et son adaptation dans la version française :

Que lo digan ellos: de momento te has debrouillado más bien con la historia. No. No se dice así. El verbo «debrouillar» no existe en español. Recuerdas que aprendiste la traducción un día de lluvia, con las palomas refugiadas en masa bajo los alerones del patio y una persistente resaca. Lección séptima, en las aduanas. Tejido. Tela. Algo relacionado con tejer, tejer y destejer un relato, coser y descoser el pasado. Tela. Trapo. La punta de la lengua quema, es como un trapo, trapecio donde se tambalea todo el universo, tramposa trama de transposiciones traicioneras. ¿Para qué perseguir una palabra en la que no repararán? Papa... Paño. Apañar. (Eymar, 2012 : 86)

Ils peuvent le dire, eux : jusqu'à présent, tu t'es bien apañado avec l'histoire. Non, on ne dit pas comme ça. «Apañar», ce n'est pas du français. Tu te rappelles avoir appris le verbe espagnol par un jour de pluie, avec une masse de pigeons réfugiés sous les auvents de la cour, et une gueule de bois persistante. Alors, tu ne connaissais que l'expression française ; maintenant, c'est la traduction française qui a effacé l'original. Tu perds bien plus que tes mots, tu perds tes langues – l'espagnol, et en ce moment le français. «Apañar» dérivé de «paño», tissu, torchon. Un truc en relation avec tisser et détisser un récit, coudre et découdre le passé. Et en français ? Tu as encore un trou de mémoire. Trou, un trou à boucher. Le bout de ta langue bouge, bouillonne, c'est une boussole déboussolée qui cherche à débroussailler le langage. À quoi bon débusquer un mot qu'ils ne remarqueront même pas dans le brouillard de tous ceux que tu dérites ? Dériter... Brouillard... Débrouiller. (Eymar, 2015 : 77)

Les faux sens et la polysémie rendent toujours de mauvais services à Jacques, au point de faire échouer toute tentative de communication avec son interlocuteur. Un exemple d'une conversation entre Jacques et María José, la femme qu'il rencontre à Madrid, dans les deux versions, nous montre à quel point la traduction suppose aussi une réécriture du dialogue. María José reproche à Jacques de n'avoir pas tiré la chasse d'eau aux WC et la mauvaise interprétation qu'il en fait, dû à la polysémie de mot «cadena» (chaîne de télévision) et «tirar de la cadena» (actionner la chasse d'eau) rend le dialogue délirant par moments. Le traducteur propose de jouer avec la polysémie de « chasse » en français :

- Tenías que ver cómo has dejado el inodoro. Menudo espectáculo. De cine. Dime ¿en tu país no hay cadenas?
- Por supuesto que sí.
- ¿Y qué? ¿Cómo si no existieran?

- En general no las consagro mucha atención. No son muy buenas.  
—¿De qué vas? ¿Te estás quedando conmigo o qué?  
—Yo no me he quedado con nada. A mi parecer es preferible leer.  
—¡Ya! ¡En el váter! Y que otros vean tu mierda. ¡Mírale! ¡Tan pancho! ¿Cómo no se te cae la cara de vergüenza? Si piensas que vas a salirte con la tuya...  
—¿Cuál?  
—¿Cómo que cuál? No sabía que fueses tan cabrón, Jacques. Yo confiaba en ti, pensaba que podrías ayudarnos. ¡Eso me pasa por gilipollas, por fiarme de los hombres!  
—No entiendo por qué montas en cólera. Todo el mundo tiene diferentes aficiones. La televisión tiene algunas cosas buenas. Los documentarios de animales...  
—¿De qué coño hablas? —gritó María José. No sé si estás como una puta cabra o me quieres dar gato por liebre (Eymar, 2012 : 169-170).

Voici l'adaptation faite par Claude Bleton :

- Il faut voir dans quel état tu as mis les WC. Sacré spectacle. Un vrai borbier. Dis donc, il n'y a pas de chasse dans ton pays ?  
— Bien sûr que si.  
— Et alors ? On fait comme si elle n'existait pas ?  
— Elle n'est pas mon genre : un peu trop bárbara.  
— Tu as fini de me prendre pour une dinde ?  
— Ni dindes ni oiseaux. De mon point de vue, je préfère la lecture.  
— Ah ouais ! Aux waters ! Et les autres n'ont qu'à voir ta merde. Non mais regardez-moi ça, une vraie sainte nitouche ! Tu devrais rougir de honte ! Monsieur espère s'en tirer comme ça...  
— Mais je ne sais pas tirer !  
— Qu'est-ce que tu racontes, Jacques ? Je ne te savais pas con à ce point. J'avais confiance en toi, je pensais que tu pourrais nous aider. Voilà ce qui m'arrive quand je me fie aux hommes ! Ah, je suis trop conne !  
— Je ne comprends pas pourquoi tû te metes en cólera. Chacun ses goûts. J'aime bien les animaux, sauf les pigeons. Les documentaires d'animaux, l'après-midi...  
— Mais putain, de quoi tu parles ? s'écria María José. Je ne sais pas si tu es dingue ou si tu cherches à me faire prendre des vessies pour des lanternes (Eymar, 2015 : 154-155).

Ce contrat linguistique exige un travail constant de réinterprétation de la part du lecteur francophone qui doit comprendre que l'irruption de l'espagnol, plus ou moins francisé (« un peu trop bárbara » ou « tû te metes en cólera »), est la marque d'un mauvais espagnol dans le discours de Jacques.

Dans *Hendaye* (2015), Eusebio Urías parle un français truffé d'hispanismes :

- Je vais ensayar de te sortir du pétrin. Yo apelo mi amigo aujourd'hui. Yo insisto : je vais lui parler. Lui dire que tu es fiable, lui demander de te protéger s'il le peut. Yo espero seulement qu'il marchera (Eymar, 2015 : 120).

Le changement de lecteur modifie complètement le contexte d'énonciation :

dans *Hendaya* (2012), Eusebio et Jacques parlent devant un lecteur hispanophone et ils maltraitent l'espagnol à coup de gallicismes, dans *Hendaye* (2015) le lecteur francophone ne voit que du mauvais français pour simuler l'interlangue de ces personnages bilingues. Seul un lecteur bilingue, lui aussi, peut mesurer la dimension du trompe-l'œil linguistique qui émerge de ces deux versions et ce jeu constant entre deux langues conçues tour à tour comme L1 et L2.

## 5. Conclusions

Apparemment, Jacques ne fait que reproduire la langue hybride de sa mère et d'Eusebio ; c'est ce qu'*Hendaye* (2015) laisse entrevoir. *Hendaya* (2012) offre une palette de procédés d'interlangue mieux dessinés, ne serait-ce que parce que l'immigration espagnole au XX<sup>e</sup> siècle en France a produit cette réalité linguistique, chez un groupe social concret en situation de diglossie, alors que le cas contraire n'existe pas comme phénomène collectif. Boyer parle d'interlangue historique quand « l'hybridation s'est fixée collectivement et présente une relative stabilité sur une moins ou plus longue durée, dans ses usages comme dans ses représentations » (Boyer, 2010 : 138).

Jacques devra construire son apprentissage de l'espagnol en sens inverse, de la L1-français à la L2-espagnol, ce qui fera de lui, non pas un vrai *melandjiao*, comme sa mère craignait, mais une sorte de *mezclé*. Nuance subtile puisque sa langue maternelle ou faussement maternelle est le français, l'espagnol n'étant que la langue interdite et refoulée de l'enfance qu'il laisse monter à la surface pour qu'elle se mélange et fusionne avec le français. Le conflit linguistique de Jacques se joue à double sens, sur le pôle vernaculaire et sur le pôle identitaire : mélange/pureté et différence/unité.

Le gallicisme est mieux dessiné dans *Hendaya* (2012) que l'hispanisme dans *Hendaye* (2015) parce que, malgré leur valeur équivalente, le gallicisme, identifié comme phénomène sociolinguistique durable, est ce qui revient en propre à ce roman : la moelle osseuse de cet «español-francés»<sup>10</sup>. L'hispanisme dans *Hendaye* (2015) ne fait que simuler le poids et le rôle du gallicisme dans le texte en version originale, sans toutefois lui rendre toute son épaisseur ; et que le lecteur francophone peut, à la limite, interpréter comme un procédé de dépaysement linguistique pour marquer le bilinguisme des personnages.

On pourrait se demander si traduire l'interlangue et la grammaire en construction

---

<sup>10</sup> L'auteur du roman, Marcos Eymar, emploie cette expression pour référer à cette parlure hybride (27-4-2016, conférence à l'Université de Grenade).

de l'apprenant est impossible ? Il s'agit en tout cas d'un vrai défi traductologique qui passe par un véritable travail d'adaptation comme le montre la traduction de Claude Bleton.

Nous croyons que l'interlecte de Jacques Munoz comme apprenant d'ELE n'est finalement pas un exemple de fossilisation linguistique – comme pour Eusebio, Soledad ou les autres immigrés pour qui le processus d'appropriation de la LE est achevé – mais celui d'une interlangue encore en processus de construction. Jacques a choisi d'apprendre l'espagnol pour échapper au monolithisme linguistique qui endiguait sa vie. Il choisit aussi, librement, peut-être parce qu'il porte en lui la marque génétique du «mezclao», de rester dans cette langue provisoire pour toujours détruisant les frontières et les cloisonnements linguistiques pour construire sa langue identitaire de l'entre-deux.

### Références bibliographiques

- Augé, M., *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- Boyer, H., « De la "bâtardise" (ethnosocio) linguistique. Les parlures hybrides, entre interlectes et interlangue » in Morel, M. (coord.), *Parcours interculturels : être et devenir*, Québec, Éd. Peisaj, 2010, pp. 137-143.
- Eymar Benedicto, M., *Hendaya*, Murcia, Ediciones de la Universidad de Murcia, 2012.
- *Hendaye*, traduction de Claude Bleton, Paris, Actes Sud, 2015.
- Cuq, J-P., Gruca, I., *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde*, Paris, Clé international, 2003.
- Gaonac'h, D., « La notion d'interlangue et la psychologie du langage » in Py, B. (éd.), *Acquisition d'une langue étrangère* (Actes du Colloque de Neuchâtel, 16-18 septembre 1982), Saint-Denis, Universités de Paris VIII et de Neuchâtel, 1984, pp. 63-86.
- Galligani, St., « Réflexion autour du concept d'interlangue pour décrire des variétés non natives avancées en français », *Linx, Revue des linguistes de l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense*, 49, 2003, <http://linx.revues.org/562> (consulté le 20 avril 2016).
- Kellerman, E., "Transfer and non-transfer: Where are we now", *Studies in Second Language Acquisition*, 2, 1979, pp. 37-57.
- Lagarde, C., *Le parler « melandjao » des immigrés de langue espagnole en Roussillon*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1996. <http://books.openedition.org/pupvd/234> (consulté le 24 avril 2016).
- Selinker, L., "Interlanguage", *International Review of Applied Linguistics*, 10, 1972, pp. 209-231.